

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Textes français d'Yves Lebeau

Himmelweg, 2006

Hamelin, 2007

Les Insomniaques

suivi de

Copito ou les Derniers Mots de Flocon de Neige,
le singe blanc du zoo de Barcelone, 2008

La Tortue de Darwin, 2009

La Paix perpétuelle, 2010

Le Cartographe, 2012

Traductions de Dominique Poulange et Jorge Lavelli

Le Garçon du dernier rang, 2009

Lettres d'amour à Staline, 2011

JUAN MAYORGA

Le Critique

Si je savais chanter, je serais sauvé(e)

suivi de

Le Songe de Guenièvre

Texte français

Yves Lebeau

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le concours
du Centre régional du livre de Franche-Comté et de la Région Franche-Comté

Le Critique a été traduit par Yves Lebeau
avec l'aide de la Maison Antoine Vitez, 2010

Traducteur principal de l'œuvre de Juan Mayorga, Yves Lebeau est également auteur. Il a publié notamment aux éditions Théâtrales Comptine (1982, mise en scène Jean-Luc Boutté), Homme avec femme arbre et enfant (1984, mise en scène Jacques Baillon) et Le Chant de la baleine abandonnée (2000, mise en scène Jacques Rosner) créés à la Comédie-Française.

Titres originaux

El crítico (Si supiera cantar, me salvaría)

El sueño de Ginebra

© Juan Mayorga

Les droits de représentation des textes de Juan Mayorga pour la France et la francophonie sont à solliciter auprès de Irène Sadowska-Guillon : Tour Helsinki – 50, rue du Disque, 75013 Paris – tél. : 01 46 27 46 30 – mail : guillofo@orange.fr.

© 2013, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-395-2

Le Critique

Si je savais chanter, je serais sauvé(e)

*À Ricardo Doménech,
mon maître et ami.*

La nuit. Volodia rentre chez lui, il claque la porte violemment, comme s'il voulait laisser le monde dehors. Une maison envahie de livres. Ôter son manteau, ouvrir sur la table un livre de comptabilité, prendre la plume : tout cela Volodia le fait avec rage. Il va se mettre à écrire sur une page paire du livre, lorsqu'on frappe à la porte. Volodia s'en étonne.

VOLODIA. – C'est qui ?

LA VOIX. – Scarpa.

VOLODIA. – C'est une blague ? Qui, avez-vous dit ?

LA VOIX. – Scarpa.

Silence. Volodia ouvre la porte. C'est Scarpa, élégamment vêtu. Volodia ne l'invite pas à entrer, il ne l'en empêche pas non plus. Scarpa entre et observe l'endroit, il n'est jamais venu auparavant. Volodia dit, après un temps :

VOLODIA. – Qu'est-ce que vous faites ici, Scarpa ? On peut se voir quand vous voudrez, demain matin si vous le désirez. Ce soir, votre place est ailleurs, en meilleure compagnie. À fêter votre succès avec

vos admirateurs. Car ce fut un succès : quinze minutes d'applaudissements ; le public debout. Vous êtes venu saluer et l'on a cru que le théâtre allait s'écrouler. Retournez-y, Scarpa. Vos amis vous cherchent pour partager votre triomphe.

SCARPA. – C'est avec vous, Volodia, que je veux partager mon triomphe. (*Il montre la bouteille qu'il a apportée, ferme la porte et pénètre à l'intérieur de la maison qu'il continue à observer.*) Quinze minutes d'applaudissements ; le public debout. Quand je suis venu saluer, j'ai cru que le théâtre allait s'écrouler. Je suis ravi que vous ayez été témoin d'une soirée aussi importante pour moi.

VOLODIA. – Je ne pouvais pas manquer ça.

SCARPA. – Mais vous m'avez fait perdre mon pari. Il y a dix ans, vous avez complètement éreinté ma dernière pièce. Après une si fâcheuse expérience, je n'espérais plus vous voir dans la salle pour assister à la représentation de l'une de mes œuvres.

VOLODIA. – Complètement éreinté ? Ne soyez pas mélodramatique, Scarpa.

SCARPA. – J'aurais été moins sûr de ma vocation, une telle critique me faisait changer de métier.

VOLODIA. – Ma critique n'a pas rebuté le public. Ni les jurys qui vous ont décerné tous les prix. Je me suis laissé dire, ces dernières années, que l'œuvre en question vous aurait rapporté tant d'honneurs et tant d'argent que vous n'écrieriez plus un mot. Moi,

cela ne m'a pas suffi à expliquer votre silence. Je sais que vous n'écrivez pas pour l'argent, ni pour les lauriers. Pas plus qu'avec la pièce de ce soir, vous n'avez cherché la fortune et la gloire – qu'à coup sûr elle va vous apporter. Votre succès d'aujourd'hui va faire pâlir celui vieux de dix ans déjà.

Scarpa n'a cessé d'observer. Il est en arrêt devant la bibliothèque.

SCARPA. – C'est classé ?

VOLODIA. – Évidemment.

SCARPA. – L'ordre m'échappe.

VOLODIA. – Hiérarchique. L'ordre de l'excellence. Si un jour éclate un incendie, je sais par où commencer à remplir ma valise.

SCARPA. – Premier *Le Roi Lear*, bien sûr. Second... *La vie est un songe*, oui.

VOLODIA. – En numéro trois, j'hésite. *Les Trois Sœurs* aujourd'hui ; hier, c'était *Antigone*.

SCARPA. – Je ne m'étais pas imaginé ça comme ça.

VOLODIA. – Qu'aviez-vous imaginé ? Une grotte d'où le vautour prend son essor à la tombée de la nuit avant de se rapprocher du théâtre en cercles concentriques ? Vous vous attendiez à trouver les ossements des acteurs, des metteurs en scène, des

auteurs que j'ai dévorés ? Voilà, vous êtes dans le repère de l'ogre. Ce n'est pas un endroit trop sinistre, rassurez-moi ? À mes débuts, cela m'amusait d'entretenir la légende. Je me suis aperçu que je faisais davantage peur en arrivant au théâtre la cravate de travers et pendant des années j'y suis allé la cravate de travers, pour faire peur aux acteurs. Une maison aussi banale vous déçoit ?

SCARPA. – Ne faites pas l'innocent, Volodia. Vous savez parfaitement qu'ici ont été brisés quantité de noms, quantité de rêves.

VOLODIA. – Des noms. Des rêves ! Là, vous me flattez. Mon pouvoir se borne à donner un avis sur ce que je vois, Scarpa. Et mon avis, qui s'en soucie ? Il y a bien longtemps que ma signature a perdu toute valeur publicitaire. Obtenir mon approbation ou ma condamnation ne signifie rien pour ce qu'on appelle « le marché du spectacle ». On m'a fait croire, un temps, que j'étais une star. « Volodia a aimé. » « Volodia a détesté. » Il fut un temps où d'un succès je pouvais faire un échec et d'un échec un succès, où je pouvais faire et défaire une réputation. Ce temps n'est plus. Qui s'intéresse encore au théâtre pour les raisons qui sont les miennes ? Je suis un survivant. Un chien sur le bas-côté de l'autoroute. Ma critique cesserait de paraître, qui s'en apercevrait ? Qui lit mes critiques ?

SCARPA. – Tout le monde, tous ceux que ça concerne, surtout ceux qui refusent de les lire. Auteurs, metteurs en scène, acteurs, tous se targuent de ne pas lire vos critiques, ou de ne les lire que pour railler

vos critiques. En réalité, votre critique, ils l'attendent comme l'écolier attend les notes que le maître d'école doit rendre ; vous les encensez ils ne touchent plus terre, vous les malmenez ils se noient. Mais ce n'est pas le plus curieux. Le plus curieux c'est que, quelle que soit leur prestation, si vous mettez un *bien*, ils ne doutent pas une seconde qu'ils ont été bons, si vous mettez un *mal*, ils finissent par croire qu'ils ont été mauvais. C'est ce que j'appelle « l'effet Volodia ». Y sont particulièrement sensibles ceux qui se vantent de ne pas lire vos critiques. Moi, je les lis, oui. Je les lis de mon point de vue, bien entendu. Je me rappelle chacune d'elles, chacune de celles que vous avez faites à chacune de mes pièces. C'est là-dedans que vous allez l'écrire, ma critique ? Dans un livre de comptabilité ?

VOLODIA. – Comme chaque fois, au dos de ces feuilles couvertes de chiffres. Les livres de comptes de ma mère. La légende veut qu'elle ait été gérante du Métropole. Elle n'était pas gérante, elle tenait la billetterie. Ma mère tenait la billetterie, mon père plaçait les spectateurs. Quand ma mère est morte, mon père a voulu les jeter et j'ai eu l'idée de m'en servir pour ça. Savez-vous combien ma mère a vendu de billets, le treize mars mille neuf cent cinquante-huit ?

SCARPA. – Pas la moindre idée.

VOLODIA. – Quatre cent vingt, en matinée. Cinq cent quatorze en soirée. Les années cinquante ont été l'âge d'or du Métropole.

SCARPA. – Vous devriez faire réparer cette fenêtre. Vous voir là, alors que tant d'entre nous donneraient n'importe quoi pour une bonne critique, c'est paradoxal.

Silence.

VOLODIA. – C'est paradoxal, vous avez raison. Bon, il est rare aussi que l'on m'offre quelque chose et ceux qui s'y risquent ne m'offrent jamais d'argent.

SCARPA. – On dit que vous écrivez aussitôt après la pièce. Vous sortez du théâtre et quoi qu'il arrive, le monde peut s'écrouler, vous rentrez ici écrire votre critique ? Ou c'est encore une légende ?

VOLODIA. – Aussitôt après la pièce, quoi qu'il arrive. Même si le monde doit s'écrouler.

SCARPA. – Et, apparemment, tout à fait à jeun, sans aucune aide. Moi, je ne peux pas écrire une ligne sans l'aide de ma fidèle amie. *(Il brandit la bouteille.)* Elle m'aide à trouver les mots. *(Il cherche quelque chose.)*

VOLODIA. – Vous cherchez quoi ? Les mots ?

SCARPA. – Un tire-bouchon ? *(Volodia trouve un tire-bouchon dans un endroit improbable et le donne à Scarpa. Ce dernier débouche la bouteille, remplit deux verres, en tend un à Volodia. Scarpa boit, Volodia non.)* Avec modération, le vin n'est pas bon conseiller. Nous pourrions perdre pied et nous donner un mauvais coup. Vous imaginez, demain,

les titres des journaux ? « Le soir de sa première, un auteur trouve la mort au domicile d'un critique. » Ou : « Un critique, le soir de la première, ouvre sa porte à un auteur et trouve la mort. »

Il se sert un autre verre. Il boit. Volodia non.

VOLODIA. – Je me réjouis que vous ayez fini par vous décider.

SCARPA. – À quoi ?

VOLODIA. – À approcher. Vous m'avez toujours fui. Certains critiques évitent tout contact. Moi pas. Connaître quelqu'un ne m'empêche pas de le critiquer. J'étais sincère avec ma propre mère, je le serais avec n'importe qui. Certains de vos confrères me font une cour éhontée, mais je fais en sorte que cela soit sans incidence sur mon travail. Il est aussi vain de me flatter que de me cracher dessus. *(Il lève son verre, porte un toast.)* À votre œuvre, à son succès. *(Il boit.)* Les soirs de première, le rideau tombé, le directeur du Métropole demandait à mon père si la pièce allait marcher. Le pronostic de mon père était infaillible. La personne qui place les spectateurs est la première à savoir si un spectacle va faire du monde et par conséquent des pourboires. Mon père connaissait le public et il m'a appris à le connaître. Il écoutait la respiration de l'orchestre et disait : « Ce soir la salle est pleine d'intellectuels. » Ou bien « Ce public-là n'a pas de cœur. » *(Il boit.)* Ce sera un succès. Vous connaissez votre métier, on ne peut pas vous retirer ça.

SCARPA. – « Vous connaissez votre métier. » C'est un éloge ou c'est un reproche ? Je sais tirer les ficelles, c'est ça ?

VOLODIA. – Et comment vous savez les tirer ! On aurait dit que le public avait répété avec les acteurs. Il riait quand il fallait rire, essuyait une larme quand il fallait essuyer une larme, applaudissait aux mots d'auteur... Elle est truffée de mots d'auteur, votre pièce, et pleine de trouvailles. Et quel dénouement... Moi-même j'ai failli me lever et crier : « Bravo ! »

Silence.

SCARPA. – La salle debout ; quinze minutes d'applaudissements. À mes débuts, je m'estimais heureux si personne ne sortait. Jamais je n'oublierai la grosse dame qui s'est levée le soir de ma première première. Au cinéma, tu quittes la salle, c'est sans conséquence ; au théâtre, c'est la catastrophe. Au cinéma, le spectateur n'est rien ; au théâtre, c'est lui le roi. Je pense depuis quelque temps à l'argument suivant : un spectateur quitte la salle au milieu de la représentation ; un acteur, comme il est – en costume de Macbeth ou de Lady Macbeth –, enjambe la rampe, fonce dans la rue, rattrape le spectateur : « Pourquoi tu t'en vas ? » Pendant ce temps-là, au théâtre, le spectacle continue.

VOLODIA. – Si vous écrivez ça, ne m'en veuillez pas, je n'irai pas. J'en ai assez des pièces de théâtre qui parlent théâtre. Shakespeare, je sais, en a écrit quelques unes de pas mauvaises, mais en général les pièces sur le théâtre n'intéressent que les gens de théâtre.

SCARPA. – Ce ne serait pas une pièce sur le théâtre. Ce serait une pièce sur l'honneur. Qui s'achèverait par la mort. Une pièce sur l'honneur ne peut s'achever que par la mort. (*Silence.*) Je vous ai observé pendant la représentation. J'ai observé vos réactions, essayant de deviner ce que vous mettriez dans votre critique.

VOLODIA. – Vous n'avez que quelques heures à attendre. Vous la trouverez demain dans le journal. À minuit, on m'appelle de la rédaction et je leur dicte ma critique. Un geste démodé, le geste démodé d'un homme démodé. Le dernier acte, chaque jour à minuit : le téléphone sonne et Volodia dicte sa critique. Minuit, l'heure butoir pour qu'elle paraisse dans l'édition du lendemain. Je suis toujours dans les temps, mais parfois je peine à trouver mes mots. Ce coup-ci, je crois que je vais les trouver sans difficulté. Ce serait déjà fait si vous ne m'aviez pas interrompu. Sitôt votre départ, je m'y mets.

SCARPA. – Je veux vous voir écrire. Je suis venu pour ça.

VOLODIA. – Votre impatience me flatte. J'ai plaisir à savoir que mon opinion compte pour vous. Je vous en réserverai la primeur. Laissez-moi là votre téléphone et je vous promets, sitôt ma critique rédigée, de vous appeler pour vous la lire.

SCARPA. – Je ne suis pas venu vous demander votre avis, je le trouverai demain dans le journal. Je ne veux pas lire votre critique. Je veux voir comment vous l'écrivez.